

Génération Hamlet

Nicolas Lévesque

Numéro 271, hiver 2020

Traversée intempestive

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93002ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, N. (2020). Génération Hamlet. *Spirale*, (271), 36–39.

Génération Hamlet

Le phénomène Tanguy me semble être une caricature fort révélatrice des enjeux de fond du différend intergénérationnel, le carrefour symbolique où s'entrechoquent la dépendance matérielle, la dépendance affective, l'impression d'être castré et le spectacle d'une révolte étouffée. Mon expérience psychanalytique avec cette problématique m'a donné accès à un tabou surprenant : le secret de Tanguy, ce qu'il cache à tous et à lui-même, c'est que, malgré les apparences, ce sont plutôt ses parents qui dépendent de lui. Sa dépendance matérielle est un symptôme-écran qui masque la dépendance affective des parents. Par sa comédie psychopathologique, Tanguy prend inconsciemment les problèmes sur son dos, il évite ainsi à sa mère et/ou son père l'introspection redoutée. Tanguy sert de béquille, de jeunesse prolongée par procuration, de pâte à modeler (à contrôler), de pilule anxiolytique et antidépressive à des parents dont il craint l'indépendance fragile ; quitter la maison, n'est-ce pas les laisser à eux-mêmes, à la solitude de leur anxiété, peut-être à un couple qui ne survivra pas, n'est-ce pas aussi briser la bulle fusionnelle et donc les confronter à un écart qu'ils tolèrent difficilement ?

Tanguy, c'est la mise en scène contemporaine d'Hamlet, celui qui joue au cancre, au fou, au clown, celui dont l'épée frappe les mauvaises cibles et évite le réel affrontement. Tanguy, c'est Hamlet l'inhibé, incapable d'exprimer ouvertement autant sa tristesse endeuillée et sa révolte que son amour pour Ophélie qui glissera plutôt dans les bras de la mort, au fond des eaux. Si la tragédie d'Œdipe représente bien les enjeux des *baby-boomers* – ces rois de Thèbes qui ont assouvi leurs besoins de savoir, de pouvoir, de séduction et de richesse, mais hantés, à s'en crever les yeux, par la culpabilité d'avoir transgressé tous les interdits –, la tragédie d'Hamlet illustre le scénario inconscient des générations X et Y, celui d'un héritier aux prises avec le spectre d'un roi qui exige d'être vengé et

l'ombre d'une reine emmurée derrière les remparts du déni ; Hamlet, comme Tanguy, préfère l'autodestruction à la révolte, il protège inconsciemment ses parents qu'il sent trop fragiles pour survivre à sa colère : « LA REINE – *Oh ! Ne parle plus, Hamlet. Tu tournes mes regards au fond de mon âme ; et j'y vois des taches si noires et si tenaces que rien ne peut les effacer.* »

On dit qu'il faut « tuer » ses parents, mais encore faut-il qu'ils se laissent tuer, qu'une part d'eux-mêmes porte déjà le deuil (de leur propre vie, de leurs espérances, du fantasme de leur toute-puissance et de leur perfection narcissique). À défaut de pouvoir réellement défier leurs parents, dans un conflit qui pourrait être signifiant et structurant, les X et les Y s'auto-détruisent dans une jouissance masochiste qui est devenue le point de repère identitaire des XY qui ne demandent qu'à attaquer l'image, l'*infans* rêvé des parents. (Je réunis dans le cadre de ce texte les générations X et Y, pourtant différentes, mais qui se ressemblent dans leur éclipse commune par rapport au narcissisme des *baby-boomers*. Ou peut-être est-ce tout simplement parce que je suis moi-même à cheval entre les X et les Y.)

Se détruire, c'est toujours faire mal aux parents ; bien qu'étrange, c'est aussi une façon de se réapproprier sa vie, son corps, sa destinée. Ce retournement contre soi de l'agressivité qui caractérise la relève d'aujourd'hui prend une multitude de formes, notamment dans le plaisir de l'autodérision, la jouissance de jouer avec sa valeur, son image, jusqu'à l'absurde, au burlesque, au refus de répondre aux attentes, ou encore dans la violence faite à son propre corps, sous l'apparence d'une mode ou d'un symptôme (anorexie, obésité, phénomène *jackass*, *piercing*, toxicomanie, pratiques sexuelles à risque, suicide – disparaître, n'est-ce pas la révolte ultime contre le culte de l'image et contre l'espoir parental d'un prolongement?).

Il y a quelque chose de pourri au royaume des antioxydants.

Tanguy, c'est la
mise en scène
contemporaine
d'Hamlet, celui qui
joue au cancre, au
fou, au clown, celui
dont l'épée frappe
les mauvaises cibles
et évite le réel
affrontement.

LES HÉRITIERS CASTRÉS

On ne peut ignorer l'impuissance démographique et socioéconomique que vivent les générations X et Y. Il est aujourd'hui plus difficile de s'installer dans la vie professionnelle (et travailler ne signifie plus nécessairement vivre décemment), ce qui complique pour plusieurs le projet d'avoir des enfants, sans parler des conséquences psychologiques qu'entraîne un prolongement de la dépendance matérielle aux parents; la hausse de l'immobilier opère un important transfert des richesses vers les aînés, à quoi il faut ajouter le legs de la dette publique et les bombes à retardement que sont les retraites et le système de santé. En pleine société de consommation, la relève vit aujourd'hui les effets d'une nouvelle précarité, toute paradoxale, toute relative, mais bien réelle.

Le retour sur nos écrans (et sur le pont Jacques-Cartier) de Superman, Batman, Spiderman, King Kong, Tarzan et l'incroyable Hulk, sans oublier Infoman et les Invincibles, révèle l'omniprésence de la symbolique du superhéros qui ne masque pas autre chose qu'un sentiment d'impuissance inavouable, une honte qui force la fuite, le rêve grandiose des castrés qui s'accrochent au fantasme de voler au-dessus de la ville, de l'humanité, enfin puissants, capables d'affronter l'injustice et de séduire la femme désirée jusque-là en secret... Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi cette symbolique de la castration trouble davantage les garçons et les hommes de notre société. De plus, l'impuissance des X et des Y est déjà inscrite dans le fait qu'ils sont amputés même d'un nom. Ce sentiment d'être « petit », voire invisible ou anonyme dans ce réel en béton, plus difficile à modifier, s'intensifie dans le contraste avec l'expérience des parents de cette relève, eux qui ont connu, en leur temps, une certaine facilité du changement social.

Du culte *boomer* de l'adolescence nous sommes passés au culte XY de l'enfance. En témoigne l'importance pour les XY (même devenus adultes) des jeux vidéo, des émissions pour enfants et des bandes dessinées. Depuis plusieurs années, il n'est pas rare de voir des étudiants, de l'école primaire à l'université, avec une suce ou un toutou accroché à leur sac à dos. Des Doors à Passe-Partout, le rêve de la jeunesse n'est plus de s'affranchir, de prendre la clé des champs et de transgresser les lois,

Si quelque chose bloque actuellement dans la roue de la transmission, n'est-ce pas cette difficulté qu'éprouvent les *baby-boomers* à s'identifier à leurs parents et, par le fait même, cette résistance du Québec moderne à s'inscrire dans une histoire (et donc dans la mort, l'écriture, la mémoire), c'est-à-dire à reconnaître ses filiations avec le Québec d'avant la Révolution tranquille ?

il consiste aujourd'hui en la quête d'un refuge, d'un « *repère tranquille* », comme le chante Vincent Vallières. Beaucoup fument du pot aujourd'hui non pas pour braver des interdits, mais bien pour essayer de se calmer, ralentir un peu l'anxiété de la machine à penser qui tourne trop vite.

Malgré l'impression d'une « hypersexualisation », la culture XY dévoile plutôt l'espoir de revenir avant l'âge adulte, comme dans une quête d'affection parentale, de chaleur humaine. Cela n'est pas si étonnant lorsque l'on observe les bouleversements majeurs qui ont eu lieu dans la catégorie du « maternel ». Il était tout à fait prévisible que le déplacement de la source principale de sécurité affective des enfants, incarnée auparavant par la mère au foyer, ne se fasse pas facilement ni instantanément. Des changements sociaux d'une telle envergure se font sur plusieurs générations. Il faut demeurer résolument modernes et chercher les solutions en avant, au lieu de culpabiliser (scientifiquement et religieusement) les femmes pour cette évolution, comme le font les discours réactionnaires des « spécialistes » au sujet de l'allaitement maternel et des garderies. C'est même une exploration fascinante qui attend les générations futures : qu'est-ce qui procure réellement un sentiment profond de sécurité affective ? Ce n'est certainement pas le seul fait d'avoir une mère ou un père à la maison, ni un couple parental, c'est à coup sûr quelque chose qui a trait beaucoup plus à la qualité d'une présence parentale qu'à sa quantité (ou sa normalité), quelque chose qui reste à définir, mais que je pourrais nommer, pour l'instant, une *disponibilité psychique*.

UNE DÉCONSTRUCTION SOURCE D'AVENIR

Dans l'espace public, on peut sentir l'omniprésence d'une sorte de misanthropie apocalyptique, qui oscille entre une inquiétude et un désir de la fin du monde – le fantasme d'incarner les derniers humains ! Fermer les yeux sur la suite des choses, c'est rêver de ne rien manquer, s'accrocher au besoin de rester au centre de tout ; c'est fuir la mort et, du coup, la question du don, du legs, de ceux qui suivront. Par-delà les critiques nécessaires, ce mépris pour le monde dans lequel nous vivons opère un glissement symptomatique et se déplace sur « les jeunes d'aujourd'hui », les prétendus représentants de notre société dite matérialiste et décadente. Ce ne sont pas les jeunes qui ont demandé, par exemple, de voir Gérard D. Laflaque ridiculiser les maîtres de la peinture tous les dimanches à la télévision ; mieux vaut plutôt y voir le symbole de l'aboutissement du projet *boomer* de détruire toute marque de l'héritage, dans la jouissance de tout tourner en dérision, d'effacer toute trace du passé (et de l'avenir). Cette fureur dévastatrice a été fantastique, libératrice et spectaculaire ; nécessaire, elle est devenue insuffisante. L'adolescence a fait son temps. Le cynisme aussi. Par-delà le constat superficiel de l'échec, l'éclatement des structures de la société révèle moins sa faillite qu'une période d'exploration qui précède la construction de nouveaux fondements. Qu'on songe, par exemple, à la recherche actuelle de nouvelles bases pour les rapports du féminin et du masculin, à travers l'expérience de dynamiques inédites de l'amour, de l'amitié, du travail et de la famille. Sous cet angle, on a toutes les raisons d'avoir confiance en l'avenir, c'est-à-dire aussi de faire confiance à la relève. Être optimiste, sans être naïf, semble même l'attitude la plus révolutionnaire – le pessimisme n'est-il pas devenu le nouveau conformisme ?

En ce qui a trait au domaine intellectuel, en particulier, les rêves sont encore permis et l'ère du post-post-postmodernisme n'aura pas eu raison de tout ; le désir demeure sain et sauf, l'horizon dissimule toujours des promesses infinies. Il y a tellement de choses qui restent à faire, à réfléchir, à joindre, à disjoindre, à recomposer ! Il s'agit notamment de chercher comment bâtir depuis la déconstruction, penser à partir de la mort de la métaphysique, élaborer une éthique par-delà bien et mal, imaginer une autorité positive, mettre au jour une justice transformée par la découverte de l'inconscient, faire advenir le possible depuis l'impossible, en ne prenant plus appui sur un fantasme d'unité, de vérité ou de réalité, mais bien sur le deuil et sur ce qu'il convient d'appeler une psychanalyse de l'histoire des idées. Nietzsche savait que le crépuscule des idoles ne déboucherait pas sur le nihilisme, mais sur une pensée affirmative. De même, on sort d'un deuil ou d'une analyse débordant d'une libido qui circule plus librement, plus favorable aux chemins inconnus, moins enchaînée aux anciens frayages, dorénavant l'enfant de son passé plutôt que son esclave.



Un certain déni du passé, de la dette, participe aux motifs inconscients des *baby-boomers* qui étouffent la possibilité d'un conflit avec leur descendance : car un réel affrontement oblige la reconnaissance de ses failles parentales et de ce que l'on fait porter malgré soi à ses enfants, ce qui signifie que l'on accepte de s'identifier symboliquement à ses propres parents, dont on a été soi-même l'éponge affective. Si quelque chose bloque actuellement dans la roue de la transmission, n'est-ce pas cette difficulté qu'éprouvent les *baby-boomers* à s'identifier à leurs parents et, par le fait même, cette résistance du Québec moderne à s'inscrire dans une histoire (et donc dans la mort, l'écriture, la mémoire), c'est-à-dire à reconnaître ses filiations avec le Québec d'avant la Révolution tranquille ?

Les XY ressemblent pourtant, à plusieurs égards, à leurs grands-parents, ce qui laisse entendre que les *baby-boomers* ont rejoué leur scénario œdipien avec leurs propres enfants. Ayant eu des parents à l'estime blessée, castrée, soumise, souvent humiliée, les *baby-boomers* ont succédé, dans une révolte presque facile, tranquille, « lyrique » a écrit avec justesse François Ricard, à des aînés qui leur ont offert collectivement

peu de résistance et qui ont même programmé le désir de cet auto-effacement au profit de leurs enfants, ce nouvel espoir, ce nouvel « au-delà ». Ils ont été conçus dans la fuite maniaque de la noirceur, de la dépression, de la crise, dans l'étrange occasion de renaissance que peut offrir une guerre. Renonçant d'une certaine manière aux promesses de leur propre existence, cette génération de parents a fondé la naissance du Québec moderne sur l'autel du sacrifice de soi, comme s'ils s'étaient détachés de la religion de manière religieuse. Leurs petits-enfants XY deviennent aujourd'hui parents (ou passeurs de legs) à leur tour et tout se passe comme si la fuite se répétait : les jeunes parents d'aujourd'hui vivent une néo-noirceur, le retour d'un sentiment d'impuissance qui les pousse à renoncer à leur propre réalisation publique au profit de leurs enfants qui deviennent ainsi cette réalisation même, porteurs de l'espoir narcissique des parents. L'histoire maniaco-dépressive du Québec semble vouloir se répéter et les enfants des XY ressembleront probablement aux *baby-boomers* à plusieurs niveaux. De là toute l'importance d'en prendre conscience, d'y travailler, ce qui saura transformer cette répétition.

Nous sommes tous, peu importe l'âge, aux prises avec les démons de nos parents, leurs deuils inachevés, leurs fixations et leurs dénis. L'être humain est ainsi fait, il n'y a là aucune mauvaise volonté : peu importe les fabuleux principes d'éducation des parents, c'est encore de leur inconscient qu'hériterait surtout leur progéniture, ce qui n'est pas une fatalité, plutôt une invitation à s'occuper de sa propre intériorité. Dans la démarche analytique, il survient un moment où une psychanalyse de ses propres parents est incontournable ; de là surgit éventuellement une réelle empathie qui excède l'idéalisation et le ressentiment révolté, car l'accès à l'image de ses parents, en tant qu'enfants, ayant eu eux-mêmes des parents (et ainsi de suite), donne une impression de vertige abyssal qui s'appelle l'humanité. Du registre incontournable de la faute, on passe alors à celui de la filiation, parce qu'une part du fardeau de la culpabilité ne peut être que reportée jusqu'à l'infini originaire. À partir de ce point de fuite s'élabore une solidarité névrotique, une vision du monde élargie, sur plusieurs époques, et, peut-être, se présente alors la chance de devenir adulte, un mot qui reste encore, toujours, à définir.